

L'AÎNÉ DES ORPHELINS

Du même auteur

AUX MÊMES ÉDITIONS

Les Crapauds-brousse

roman, 1979

Les Écailles du ciel

roman, 1986

Grand Prix de l'Afrique noire

Mention spéciale de la fondation L. S. Senghor

Un rêve utile

roman, 1991

Un attiéké pour Elgass

roman, 1993

Pelourinho

roman, 1995

Cinéma

roman, 1997

TIERNO MONÉNEMBO

L'AÎNÉ
DES ORPHELINS

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN : 2-02-041486-4

ÉDITIONS DU SEUIL, MAI 2000

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Si le génocide rwandais est irréfutable, les situations et les personnages de ce roman sont, eux, fictifs pour la plupart.

Ce roman s'inscrit dans le cadre de l'opération « Écrire par devoir de mémoire », conçue par l'association Arts et Médias d'Afrique et soutenue par la Fondation de France.
Son titre m'a été suggéré par un ami rwandais.

La douleur d'autrui est supportable.

Proverbe rwandais

On tue un homme, on est un assassin. On en tue des milliers, on est un conquérant. On les tue tous, on est un dieu.

Edmond Rostand

A la mémoire d'Issata,
Pour Clément,
pour Jean Mukimbiri,
pour le bon docteur Rufuku,
pour Alice, Valentine et Laetitia,
les trois tigresses de Kigali dont la beauté
et la force ont su repousser la mort.
Pour les Rwandais, Twas, Hutus ou Tutsis...
et vivants de préférence.

Je n'en veux pas au sort. J'en veux à Thaddée. Il ne me reste plus aucune chance : ils viendront me tuer demain ou bien après-demain. Même ceux qui ne croient pas en Dieu pardonnent avant de mourir. Mais Thaddée est impardonnable. Tous mes malheurs viennent de lui.

Thaddée, c'est mon cousin. Sa famille avait sa colline au-dessus du lac Bihira. A la saison des grandes pluies, que nous appelons *itumba*, j'avais l'habitude de l'y rejoindre pour chasser le rat palmiste et sculpter des jeux d'*igisoro* que nous allions vendre aux touristes. Quelques jours avant la chute de l'avion, j'avais reçu au marché hebdomadaire de Bugesera un message d'Oncle Sentama (depuis la dernière saignée, il habite de l'autre côté du lac Cyambwé, au pays appelé Tanzanie) : « Viens, fils de ma sœur, disait-il. J'ai besoin que l'on m'aide pour cultiver les patates et le taro. Comme ça, si tu as été poli et si tu as bien travaillé, je t'emmènerai en ville voir un film. Puis je te coudrai des habits neufs et je t'offrirai le vélo que je t'ai tant de fois promis quand j'aurai vendu mes pintades. » Mais il était là, Thaddée, avec son nez qui respire la malchance et ses grandes

oreilles qui entendent tout. « Bonne idée ! exulta-t-il. Je t'accompagne. Comme ça, j'aurai aussi un vélo et je reverrai Oncle Sentama. » Le messenger était un de ces marchands de bétail qui passent les frontières, en poussant leurs bœufs à travers la brousse. Il avait ordre de m'emmener avec lui, le lendemain à l'aube. « Pas si vite ! protesta Thaddée. Nous devons nous préparer. Si l'on partait plutôt mardi ? C'est ce jour-là que Misago, le gendarme, fait sa tournée. Nous profiterons de sa Jeep jusqu'à Nyarubuyé. De là, nous nous joindrons à un groupe de colporteurs pour passer la frontière en toute quiétude. J'en parlerai à mon père. Misago ne peut rien lui refuser. – Mardi, c'est trop loin, Oncle Sentama va s'impatisser ! » tentai-je de le raisonner. Mais il était écrit au ciel que sa bouche aurait toujours le dessus sur la mienne : « Rien que six jours ! Je t'assure que ça vaut mieux ainsi. Allez, va faire tes adieux à Oncle Théoneste et à Tante Axelle ! Rendez-vous mardi matin de bonne heure près du grand kapokier. » Il me fit un signe d'adieu et disparut sous les bambous. Quelqu'un m'aurait dit « ton cousin Thaddée, tu ne le reverras plus jamais ! », je l'aurais traité de menteur. Pourtant, trois jours après, on abattait l'avion du président. Et voilà les *avènements*.

*

* *

Je m'appelle Faustin, Faustin Nsenghimana. J'ai quinze ans. Je suis dans une cellule de la prison centrale de Kigali. J'attends d'être exécuté. Je vivais avec mes parents au village de Nyamata quand les *avènements* ont

commencé. Quand je pense à cette époque-là, c'est toujours malgré moi. Mais, chaque fois que cela m'arrive, je me dis que je venais d'avoir dix ans pour rien.

*

* *

Selon le sorcier Funga, en quittant la terre, l'âme du président Habyarimana aurait maudit le Rwanda. Le sorcier Funga est un menteur. Il y a bien longtemps que le Rwanda est maudit. Et il le savait bien, d'ailleurs. Il n'était pas tendre avec le pays, même aux temps où tout avait l'air d'aller. Il en disait de mauvaises choses quand les hommes se réunissaient pour boire. « Le diable est partout ici ! clamait-il. Son feu est dans nos montagnes, sa cruauté dans nos cœurs. On ne sait jamais d'où ça vient mais, toutes les saisons, le sang jaillit de partout pour submerger les collines et les lacs. Nous, on veut bien une mer mais pas de cette couleur-là ! Pauvre Rwanda ! On dit que c'est le paradis ! C'est peut-être bien l'enfer ! » Il avait acquis beaucoup de considération dans le village pour avoir guéri le petit Gatoto de la folie et le cordonnier Musaré de l'impuissance. Malgré cela, je ne l'aimais pas beaucoup. On m'avait exhorté à adorer le Christ et à me méfier des sorciers. A l'église, c'est moi qui servais la messe. Le père Manolo m'avait appris à lire les saintes écritures et à dire des *Pater* pour me protéger des diables de païens de son espèce, qui hantaient encore le village cent ans après l'arrivée des Blancs ! Je tremblais malgré tout quand je le voyais manier ses crânes de tortue et ses cornes d'antilope. Maintenant que mon sort est scellé, rien ne me ferait trembler.

Sa case se trouvait à l'autre bout du village, au milieu des fougères et des acacias. Ma mère m'y envoyait parfois avec un bol de bananes cuites ou des œufs de pintade pour qu'il lui lise l'avenir. Il me suffit de fermer les yeux pour revoir comme si c'était réel la mesure en question avec son toit en forme d'oignon et son mur grumeleux, en terre rouge. Le plus difficile, c'est d'imaginer encore Funga là-dedans. Peut-être parce que je l'avais reconnu parmi les réfugiés qui tentaient d'atteindre le Zaïre, ce jour où il m'offrit de la viande boucanée. Je ne me souviens plus où c'était : Muhazi, Rutongo, Kayonza ou quelque faubourg de Kigali ? Quand on s'est terré autant que je venais de le faire, impossible de se souvenir ! L'image n'était pas bien nette : trop de fantômes et de zones d'ombre autour de lui, et la nature renvoyait de telles couleurs qu'on se serait cru dans un autre monde. Mais c'était bien Funga, avec sa canne de rotin, ses pieds gercés, ses dents pointues, une besace en peau de panthère accrochée à l'épaule.

– Viens ! me dit-il. Là-bas, derrière la bananeraie !... Tu vois, il me reste du gibier boucané, du manioc et des arachides. Mange-moi ça sans te montrer ! Ils pourraient te manger, eux, la plupart n'ont rien avalé que leur salive depuis plus d'une semaine.

Je fis une bouchée de la nourriture qu'il m'offrait. Je repris mon souffle, la colonne s'était ébranlée vers les collines.

– Allez, viens ! me dit-il.

– J'attends mon père et ma mère.

– Oublie ton père, oublie ta mère ! Quand les choses sont ce qu'elles sont, on ne pense pas à son père, on ne pense pas à sa mère, on pense à sauver sa peau !

- Je n'irai pas sans eux.
- Je dirai que tu es des nôtres ! Ton père et ta mère... ne me dis pas que tu ne sais pas !
- A quoi bon partir ? Y a pas plus de lait ailleurs !
- Ici, les dieux n'ont plus de cœur. De l'autre côté du lac Kivu, il doit en rester, de la chance. Mais toi, tu ne m'écoutes jamais. Ce père blanc t'a pourri la tête. Tu ne crois plus aux pouvoirs de Funga, voilà ce qui te perdra. Pourquoi crois-tu que tu es toujours en vie ? Et pourquoi je suis là devant toi, indemne du choléra et sans égratignures ? Par hasard, n'est-ce pas ? Hi ! hi !
- Je sais où se trouvent mes parents. Ils se cachent dans une grotte du côté de Byumba, près de l'Ouganda. Va vers le sud, Funga, moi je dois remonter vers le nord !
- Le monde est devenu fou mais pas au point où tu l'es, toi. Personne ne se hasarde plus par là-bas, sauf les gorilles et les faiseurs de guerre. Encore une fois, viens avec moi ! C'est le groupe qui sauve : avant de t'atteindre, il faudrait déjà qu'ils exterminent ceux qui t'entourent. C'est mieux que quand tu es tout seul.
- Que je retrouve seulement mes parents et tout ira bien !
- Ne me fais pas pleurer, à mon âge, Faustin ! Crois-moi, y aura plus rien ici à part la cendre des volcans et les méfaits des hypocrites. Je l'avais dit devant le village tout entier : ce pays court à sa perte, c'est ce qu'ont voulu les dieux. Tout le monde m'avait rigolé au nez. Eh bien, qu'ils rigolent encore, s'ils le peuvent ! Je leur avais dit, vous verrez, bientôt le Ciel vous en montrera les signes. Et ça n'a pas tardé. D'abord, le père blanc qui meurt. Où ? Dans la cathédrale de Kabwayi ! En direct à

la télé et sous les pieds du pape ! Un an plus tôt, il y a eu une épidémie de méningite et il n'est pas mort. Sa voiture a fait une embardée sur la route de Ngenda lors de la fête des *intore** et il n'est pas mort. Non, il a attendu la visite du pape ! Ce n'est pas un signe, ça, hum ? Ensuite, l'Italienne qui se fait tuer devant sa propre maison. Tout le monde savait qu'elle allait mourir, personne n'a rien fait. Elle savait ce qui allait se passer. Elle avait appelé au secours sur la radio des Français, sur la radio des Américains, sur la radio des Hollandais, personne n'a rien fait. Un beau soir, les chiens sont venus, armés de machettes et de gourdins. Elle a tenté de fuir vers l'église. Ils l'ont rattrapée dans la cour. Ils l'ont tailladée de partout et ils l'ont abandonnée sur les graviers où elle s'est vidée de son sang sans que personne bouge. C'est pas un signe ça aussi, non ?

– Je n'ai jamais douté de tes pouvoirs ! Ce que je veux, c'est revoir mes parents !

– Encore ! Non, je ne crois pas que tu aies perdu la tête, ce que tu veux, c'est te moquer de moi. En d'autres temps, je t'aurais rendu aveugle ou bien alors bossu. Mais ça ne vaut plus la peine : ce ne serait qu'une vétille au regard de ce qui nous arrive. Adieu, je dois rejoindre les autres !

– Ici, tout le monde connaît tes gris-gris et ta barbe. Mais là-bas...

– Écoute ! Tu crois que c'est le tonnerre, ça ? Non, ce sont des coups de fusil. Il paraît qu'ils vont se venger de tout. Et ils sont tout près d'ici, derrière les collines de l'est. Ils ne doivent attendre que la nuit pour venir.

* Danseurs traditionnels.

Sauve-toi pendant qu'il est temps ! Suis-moi, Faustin, ne joue pas au plus malin !... Ce n'est que le début ! C'est plus tard que les choses sérieuses vont commencer... Au fait, est-ce que je t'ai raconté la légende ?

– Un millier de fois, Funga : personne ne doit déplacer le rocher sacré de la Kagera ! Les Blancs qui savaient cela l'ont fait bouger exprès. Voilà pourquoi ils nous ont vaincus et voilà pourquoi les cataclysmes.

– Alors, promets-moi de le remettre un jour à sa place, le rocher de la Kagera !

Il partit. J'attendis un long moment avant de sortir de la bananeraie. La fatigue n'y était pour rien (passé un certain seuil, n'importe qui s'habitue à cet inconvénient-là), l'envie de réfléchir non plus (les *avènements* y pourvoyaient suffisamment) : je ne voulais pas voir Funga partir, je n'avais pas envie de pleurer. Je me rendais compte soudain qu'il était dorénavant tout ce qui me rattachait au monde. « Suis-le ! me dit une voix intérieure. Marche avec lui ! Partage ses repas d'écorces et de racines ! Succombez de la même diarrhée, s'il le faut, mais ne reste pas ici, tout seul ! » Je sortis précipitamment de la bananeraie mais ma course s'estompa près du flamboyant où, quelques instants plus tôt, la colonne s'était arrêtée pour se soulager. Je ne me sentais plus ni la force ni même l'envie d'aller plus loin. Je m'appuyai contre l'arbre et regardai avec la même pué- rile dissipation que quand j'allais au bar de la Fraternité suivre le journal télévisé. C'était une spirale géante qui enserrait dans ses boucles les bruyères, les bosquets, les papyrus des marais ainsi que les sommets des collines barrant l'horizon au sud. Ces hommes, ces enfants et ces femmes ne toussaient pas, ne parlaient

pas, ne gémissaient pas. De si loin, je n'entendais ni le bruit de leurs pas ni le grincement des calebasses et des casseroles que, par instinct de survie, ils avaient réunies en hâte pour les porter sur la partie la moins endolorie de leur corps : sur la tête, aux épaules, sous les aisselles, sur les fesses. Cela me faisait penser aux films du bar de la Fraternité quand Augustine, la patronne, éteignait le son pour pouvoir téléphoner à son amant de Kigali. Funga clopinait à distance de cette colonne de fantômes. Il faisait penser à une perle détachée d'un interminable chapelet. Ses vieilles jambes peinaient visiblement à franchir les îlots de cailloutis et les terrasses de lianes mortes. Cela dit, il mettait beaucoup de détermination à s'appuyer sur sa canne de rotin. Il marchait droit devant lui, la tête baissée.

Ah Funga! « Les jours n'ont rien à voir avec les hommes : chacun a son propre sang », disais-tu. Ce jour-là, l'avenir, tu ne le lisais plus dans les étoiles ni dans les crânes de tortue mais dans la crotte des fauves, mêlée à la boue.

*

* *

Ma cellule porte un numéro : le 14. Nous sommes une trentaine dans cet abominable réduit coincé entre le numéro 12 et le numéro 15. Ils sont incorrigibles, les hommes : ils tiennent à leurs vices et à leurs superstitions même au tréfonds de l'enfer. Ici aussi, on se méfie du numéro 13. Allez leur dire merci de penser à notre bonne fortune ! Bien que, là où nous sommes, il soit difficile d'être dupe. Au Club des Minimes, on n'a pas

une chance sur deux d'attraper une mycose, une tuberculose ou un coup de couteau au ventre. On l'attrape, un point c'est tout, en général avant deux mois, et il n'est pas rare que tout cela vous arrive dans la même foutue semaine. Mais le monde est ainsi fait : on a besoin de mettre les formes même pour vous anéantir. D'ailleurs, pour éviter de s'emmêler dans les chiffres, on a donné un nom des plus jolis à notre belle garçonnière : le Club des Minimes, sous le prétexte que c'est là qu'on a entassé les dealers, les proxénètes, les auteurs de parricide et les génociteurs dont l'âge court de sept à dix-sept ans. Cela vaut mieux que le Quartier des Jeunes Bannis ou le Bagne des Irrécupérables. C'est un nom qui chante bien. Cela fait jardin d'enfants, école de boy-scouts ou équipe de football. Au village, c'est moi qui occupais le poste d'avant-centre. C'est moi qui avais trouvé le nom de notre équipe. L'entraîneur voulait l'appeler le Tonnerre. Cela ne me plaisait pas (des Tonnerre, y en a partout dans les stades d'Afrique, même chez ces mangeurs de macabo de Yaoundé). Surmontant pour une fois mon horrible timidité, je bondis des rangs et dis de ma voix frêle mais ce jour-là étonnamment persuasive : « Appelons-la le Minime Système de Nyamata, oh, s'il vous plaît, monsieur ! » Mes copains autour de moi se payaient une franche rigolade. L'entraîneur hésita un peu en faisant rebondir distraitement le ballon puis il finit par céder : « Minime Système ? Pourquoi pas, Faustin ? Nous l'appellerons Minime Système, mais alors il faudra faire pleuvoir les buts ! » Le dimanche soir, au bar de la Fraternité, j'étais fier quand j'entendais le speaker dire : « Pour finir, dans la catégorie "minimes", notons l'écrasante victoire

(quatre buts à zéro !) du Minime Système de Nyamata contre le Volcan de Rusumo. Deux buts du petit Faustin Nsenghimana à lui tout seul. » C'est en prison qu'on se rend compte que les souvenirs servent à quelque chose. C'est à mes matchs de football que je dois d'avoir survécu jusqu'ici. C'est en y fixant mes pensées que je parviens à surmonter la peur et à trouver le sommeil. Agide, qui partage ma natte, a les couilles en compote. Quand la lumière du soleil arrive à percer les lézardes du mur, on peut voir ses boules qui flottent dans le pus et les vers blancs qui lui grouillent entre les jambes. On ne peut plus dire qu'il pleure ou qu'il gémit. Un bruit de bête sauvage sort tout seul de sa bouche pour de bon entrouverte. La journée, cela ne nous empêche pas de jouer aux cartes, d'échanger des mégots ou de nous menacer avec des couteaux, des tessons de bouteille ou des alènes de cordonnier. La nuit, ma foi, comme partout ailleurs, y a pas beaucoup d'animation si l'on exclut les faibles âmes qui se laissent tripoter par les caïds. Et comme on n'entend plus le bruit des voitures sur l'avenue de la Justice toute proche, les clameurs dans le couloir et les hurlements des jabirus (c'est le surnom des gardes, allez savoir pourquoi !), Agide remplace à lui seul tous les bruits de la journée. On aurait pu s'habituer, depuis le temps ! Mais il y a encore quelques émotifs qui pestent, qui cognent contre le mur, qui traitent le pauvre Agide de tous les noms. Je me demande pourquoi une de ces brutes ne lui donne pas un coup de couteau pour l'achever une fois pour toutes. Cela aiderait tout le monde et d'abord Agide lui-même, plus près de sa tombe que de son berceau. Eh non, les gens sont scrupuleux vis-à-vis des

L'AÎNÉ DES ORPHELINS

en morceaux sauf la poitrine de ma mère dont les seins en parfait état dégoulinèrent encore de leur sang. Une vieille femme se tenait au-dessus de moi. Elle eut la force de me sourire au milieu des nuées de mouches et des monceaux de cadavres en putréfaction.

– J'en ai sauvé un hier et un autre ce matin, murmura-t-elle. Les deux fois, j'ai bien cru entendre quelque'un d'autre râler mais j'en étais pas sûre. Seulement, une fois chez moi, je n'ai pas arrêté d'y penser, alors je suis revenue pour en avoir le cœur net. J'ai dû fouiller longtemps, j'étais loin de penser qu'il s'agissait d'un enfant. Tu étais accroché à ta mère comme un nouveau-né et tu lui tétais les seins. Tu n'es pas un homme comme les autres. Tu es né deux fois pour ainsi dire : la première fois, tu as tété son lait et la seconde fois son sang... Mon Dieu, trois survivants et sept jours après les massacres ! Y a toujours de la vie qui reste, même quand le diable est passé !

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
DÉPÔT LÉGAL : MAI 2000. N° 41486 ()